

L'INCONSCIENT

et la question de la scientificité de la psychanalyse

SOMMAIRE

- 1. La découverte de l'inconscient introduction à la première topique psychanalytique.**
- 1.1. La philosophie du soupçon.**
- 1.2. La découverte de l'inconscient, la théorie psychanalytique et la structure de l'esprit.**
 - a. Entrée en matière : la structure symbolique du sujet.
 - b. Approfondissement : Les 3 phases de construction du sujet.
 - Le stade oral (de la naissance à 0 - 18 mois)
 - Le stade anal (18 mois à 3 ou 4 ans)
 - Le stade phallique
 - c. Le complexe d'Œdipe
 - d. Le complexe d'Électre
 - e. L'esclavage des pulsions.
- 2. Liberté et psychanalyse.**
- 2.1. Inconscient et libre arbitre.**
 - Texte 1 : Spinoza, sur la liberté et la détermination (= la nécessité naturelle).
- 2.2. Une théorie médicale de l'esprit.**
- 2.3. Liberté, responsabilité, sociabilité et insociabilité : étude comparative entre Freud et Kant, proximité et différence.**
 - Cf. Texte 2. Kant, sur l'insociable sociabilité de l'homme.
- 2.4. Liberté et responsabilité du point de vue psychanalytique.**
- 3. La psychanalyse est-elle une science ?**
- 3.1. Le critère de scientificité selon K. Popper.**
 - Texte 3 : K.R. Popper, Conjecture et réfutation, Payot, Paris, pp. 58-65.
- 3.2. Inconscient cognitif et inconscient freudien, analytique.**
 - L'inconscient cognitif, un objet d'étude scientifique à part entière.
 - L'inconscient freudien : un objet des sciences humaines.
- 3.3. Différence entre prouver et éprouver un concept.**

Conclusion :

Sigmund Freud, médecin et inventeur de la psychanalyse, Autrichien d'origine mais exerçant en Angleterre, mort en 1939, a produit une théorie qui trouve son intérêt philosophique dans le problème qu'il a opposé aux philosophes : la remise en cause de la toute puissance de la conscience sur le monde et sur elle-même, héritée des philosophies allemandes des 18^{ème} et 19^{ème} siècles (Kant, Hegel principalement).

La théorie de la psychanalyse, fondée sur le concept que l'on nomme l'inconscient, fait tomber la souveraineté de la conscience humaine. Les actes manqués, les lapsus, les rêves ne sont plus des objets insignifiants de notre vie mais au contraire la marque de nos conditionnements. Or pouvons-nous penser notre liberté si nous sommes conditionnés sans le savoir, c'est-à-dire de manière inconsciente ?

Cette théorie, Freud lui-même en a mesuré la portée lorsque dans *Le Malaise de la Civilisation* il nous dit qu'elle correspond à la troisième chute narcissique de l'occident. Ces trois chutes sont :

- la chute du géocentrisme avec Copernic, Galilée, Newton : l'homme n'est plus le centre de l'univers.
- la chute de la création divine. L'homme n'a pas été créé par Dieu, il descend du singe, il n'est qu'une espèce parmi d'autres, fruit d'une combinatoire aléatoire entre caractéristiques biologiques et environnementales.
- Enfin la chute de la souveraineté de la conscience sur elle-même

Toutefois il y a une différence de nature entre ces trois chutes et c'est sur ce point que j'aimerais construire ici, avec vous, une étude critique de la place de la psychanalyse d'une part du point de vue de la notion de liberté et d'autre part en ce qui concerne sa place dans le paysage scientifique contemporain.

Les deux premières chutes concernent la connaissance de la nature. La dernière concerne la connaissance de l'homme. Certes dans les deux premières chutes il s'agit, comme dans la troisième, de la place de l'homme. Mais dans la cause de la chute est différente :

- la chute du géocentrisme relève d'un changement de modèle d'étude de la nature
- la chute du mythe créationniste également. Dans ces deux cas c'est de l'étude de la nature qu'il s'agit, pas de l'homme lui-même.
- or la troisième chute relève de l'étude de l'homme. Ce n'est donc pas seulement un changement de modèle d'étude de la nature et de l'ordre du monde qui s'opère, mais un bouleversement anthropologique.

Or ceci pose une difficulté fondamentale, celle de notre liberté. D'une part parce qu'elle était, depuis l'antiquité jusqu'à Kant, le domaine qui nous permettait d'échapper à la détermination naturelle, d'autre part – enjeu de taille – parce que sans elle aucune responsabilité n'est possible. Où commence la responsabilité et où finit-elle, une fois qu'on a posé la possibilité d'actes dont le sujet n'a pas la maîtrise ?

Toutefois nous verrons que le concept d'inconscient renferme en fait les moyens d'une libération à travers la psychanalyse. A dire vrai, entre les trois chutes narcissiques elle est la seule à rouvrir une voie d'émancipation à l'homme : la psychanalyse c'est un acte concret de libération. On sort donc, grâce à ce concept, d'une compréhension abstraite et formelle de notre liberté. Le concept de responsabilité, du même coup, se trouve enrichi : l'individu n'est plus seul responsable, la société d'où il vient, la famille qui l'a élevée a elle aussi une responsabilité : nous savons qu'un enfant maltraité maltraitera ses enfants. Deux faisceaux de responsabilité : **celle de l'homme qui a pris conscience de sa maltraitance et qui sait devoir se soigner à titre préventif. Celle de la société qui doit l'aider à prendre conscience de ce trouble dont il souffre.**

Cependant nous verrons aussi que ce concept d'inconscient ne serait qu'une hypothèse mal construite et de ce fait il rencontre de nombreuses critiques extrêmement fermes. Il apparaîtra que la psychanalyse n'obéit à aucun critère traditionnel de scientificité. Est-elle une simple fiction ? Freud était-il, comme le disent encore certains à ce jour, un charlatan ? Ou bien a-t-il ouvert un champ d'investigation qui réclame d'autres méthodes que celles des sciences de la nature ? Existe-t-il un moyen de prouver ou d'éprouver l'existence de l'inconscient ? Quelle différence peut-on définir entre prouver un concept et l'éprouver ?

* *
*

1. La découverte de l'inconscient introduction à la première topique psychanalytique.

1.1. La philosophie du soupçon.

Freud fait partie de ce mouvement que l'on nomme les philosophies du soupçon : on comprend principalement dans ce mouvement Nietzsche, Marx et Freud. Ce sont des auteurs très différents, mais qui se rejoignent sur un point crucial : la conscience n'est pas souveraine sur elle-même, on peut soupçonner, derrière toutes ses manifestations, un ensemble de déterminations qui proviennent de notre milieu ou même de nos instincts.

Vous me direz, cela, on ne l'a jamais ignoré : nous avons toujours su qu'il y avait une part d'animalité en l'homme et nous avons toujours su que nos pensées étaient conditionnées par nos préjugés, par la vie en société. Seulement cette fois même la morale, même le sentiment de liberté sont soupçonnés de n'être en fait que des illusions.

Nietzsche : toute morale n'est qu'un moyen inventé par les faibles pour dominer les autres par la ruse. La morale s'installe à partir de son contraire : la violence. Dans *Généalogie de la Morale* il se demande combien de mains tranchées, de personnes pendues sur la place publique et d'hommes écartelés il aura fallu avant que les européens ne se comportent de manière civilisée. Tout ce que la conscience a de plus noble peut être soupçonné d'avoir son fondement et son origine dans son contraire. La morale serait en fait fondée sur l'a-moralité primitive de l'homme.

Marx : Toute représentation provient des rapports économiques ; les rapports économiques déterminent les idées des hommes. L'idée tient donc toujours de l'*idéologie*, laquelle est toujours économiquement intéressée. Le sentiment de la liberté n'a pas d'autre fonction que de mieux nous asservir : celui qui croit être libre se soumet plus facilement que celui qui a conscience de sa servitude.

1.2. *La découverte de l'inconscient, la théorie psychanalytique et la structure de l'esprit.*

a. **Entrée en matière : la structure symbolique du sujet.**

Pour Freud toutes nos représentations sont déterminées par les exigences morales de la classe sociale à laquelle on appartient. Interdits / obligations. → Sociabilisation.

Les maladies de l'esprit résultent de troubles de la structure symbolique de l'esprit, suite à une mauvaise intégration des interdits. C'est pourquoi une théorie psychanalytique s'impose comme *analyse* des structures de la *psychè* (l'esprit, en grec ancien).

Exemple d'Anna O. dans les *Cinq Leçons de Psychanalyse*.

« Anna O » constitue le cas principal qui a été à la base de l'illumination freudienne. En fait, elle était soignée par le Dr Joseph Breuer, lorsque Freud était encore étudiant. Il constate que la guérison est venue lorsque la malade "*se remémora, en extériorisant les affects, à quelle occasion ses symptômes s'étaient d'abord produits*". Le principe de la cure était trouvé ! Freud ajoute : "*le symptôme était balayé et ne reparaisait plus*".

L'hypothèse sur laquelle se base Freud est l'existence d'un inconscient qui invite l'homme à se repenser intégralement sachant qu'il ne serait plus en pleine possession de son mental. Il pose ce concept comme l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse. Sa première conception de l'inconscient a vu sa naissance avec l'étude des phénomènes hypnotiques.

Freud donne une importance première au rôle que jouent les signifiants dans les représentations mentales, qu'ils soient purement linguistiques ou bien analogiques. La prise en compte des différents aspects de la structure ainsi définie est indispensable pour expliquer les conflits perpétuels qui caractérisent l'inconscient. *L'inconscient est régi par des processus particuliers*: un phénomène ou une représentation sont dits «inconscients» quand ils sont articulés et organisés par des processus primaires tels que la condensation¹ ou le déplacement², ou encore les actes manqués, les lapsus, les mots d'esprit.

L'esprit humain est structuré par le langage et par la symbolique. Un symbole c'est plus qu'un mot, c'est un signe figuratif qui renvoie à une variété de concepts.

Par exemple la croix renvoie à l'idée de la sainteté, mais aussi à celle de la souffrance, ou du pardon ou encore à 2000 ans d'histoire de l'occident.

Or notre vie est faite de symboles et notre activité consciente est ainsi conditionnée par les symboles que nous héritons de notre vécu passé.

Ce que Freud propose c'est alors d'expliquer causalement la construction générale des fonctions symboliques de notre esprit.

b. **Approfondissement : Les 3 phases de construction du sujet.**

✚ **Le stade oral (de la naissance à 0 - 18 mois)**

Au cours des premiers mois, la bouche est le lieu essentiel des sensations de plaisir de l'enfant. Le bébé éprouve le plaisir de téter le sein ou le biberon. Puis, il commence à sucer son pouce. En fait, la zone érogène est constituée du carrefour aéro-digestif et par extension, des organes sensoriels de la peau. L'objet original du désir est le sein maternel qui provoque "la satisfaction libidinale étayée sur le besoin physiologique d'être nourri".

Vers 8-10 mois, l'activité orale devient plus vigoureuse et plus agressive. En effet, à cette époque, peut se manifester chez l'enfant une certaine agressivité (refus de la nourriture) qui peut être aggravée par celle de la mère (gavage intensif). C'est l'âge aussi où l'enfant mord ses parents ou d'autres enfants. C'est par la bouche que l'enfant entre en contact avec le monde extérieur.

✚ **Le stade anal (18 mois à 3 ou 4 ans)**

Vers 18 mois, l'enfant prend conscience de la défécation. La zone érogène est la muqueuse anorectale et, par extension, tout l'intérieur du corps. L'objet de la pulsion est le boudin fécal. C'est un objet d'échange car le but pulsionnel n'est pas seulement l'expulsion mais le jeu ambivalent d'expulser et de retenir. Cette expérience est fondamentale ; l'enfant est très intrigué par ces sensations et ce produit qui était lui, qui sort de lui, et qu'il peut offrir à sa mère.

Au début du stade anal, l'enfant n'éprouve aucun dégoût pour ses excréments. Il joue avec, y met les mains et peut en souiller les murs. Ce plaisir pris à "retenir-évacuer" explique les longues et interminables séances de pot, si fréquentes à cet âge. L'entourage lui apprend que c'est sale, à jeter, ne pas toucher... Freud estime que c'est à cet âge qu'apparaissent les sentiments agressifs de l'enfant avec les notions de propriété privée, de pouvoir, de contrôle, de maîtrise et de possession. Toute possession d'objet est finalement assimilée à la possession la plus primitive : celle des matières fécales.

En même temps, s'installe le but passif d'accession au plaisir par des expériences douloureuses : le masochisme. Les perturbations à ce stade peuvent avoir des conséquences ultérieures graves :

¹ Fusion d'éléments provenant d'associations différentes en une représentation unique (dans le rêve, en particulier).

² Procédé par lequel le sujet substitue un objet, une image ou un mot à un désir refoulé. Par exemple le doudou est un déplacement du désir refoulé de dormir avec ses parents.

- L'excès de liberté serait à l'origine d'un laisser-aller moral ;
- L'excès de zèle ou l'excès de rigueur entraînerait le fanatisme, le culte excessif de l'ordre, le mépris des "êtres inférieurs".

Ce stade libidinal correspond à l'acquisition de la marche et au "négativisme" (âge du "non"). L'enfant entre dans la phase d'accession à l'autonomie qui s'accompagne d'agressivité : il peut refuser de donner ce qu'on lui demande au bon moment ou expulser et souiller lorsqu'on le lui interdit.

Le stade phallique

Vers 4 ou 5 ans, les pulsions se fixent sur l'appareil génital. L'enfant fait la découverte de son sexe. Il commence par découvrir le plaisir cutané qu'il obtient grâce aux attouchements : c'est la période de la masturbation infantile directe ou indirecte, obtenue en se frottant les cuisses par exemple.

Le petit garçon remarque à cet âge l'absence de pénis chez sa mère. Il commence d'abord par nier l'évidence et puis lorsqu'il accepte cette idée, il a peur de perdre le sien : c'est l'"angoisse de castration".

Cette angoisse est d'autant plus grande que ses parents ne manquent pas de lui interdire de manipuler sa verge, ou du moins de l'en dissuader. L'enfant a peur d'une punition qui consisterait à lui couper son pénis.

La petite fille, elle, n'a pas peur de perdre son sexe mais elle est jalouse. Elle aurait aimé avoir un pénis : c'est l'"envie du pénis". Elle cherche auprès de son père à l'acquiescer ou du moins à obtenir ce qu'elle ressent comme un équivalent : un enfant.

Cette découverte de la différence des sexes s'accompagne d'une grande curiosité sexuelle et d'un intérêt pour les mystérieuses activités des parents dans leur chambre. Le problème de la fécondation commence à se poser : comment les enfants viennent-ils au monde ? L'enfant imagine les rapports sexuels de ses parents comme une activité agressive, sadique, dans un rapport de dominé-dominant : c'est le "fantasme de la scène primitive".

c. Le complexe d'Œdipe

Parallèlement à ces découvertes, l'enfant se rend compte de la relation triangulaire qui existe entre lui et ses deux parents. Le jeune enfant s'aperçoit que la mère éprouve un sentiment tendre envers le père et que lui-même n'est pas le seul objet de préoccupation de sa mère. Cette découverte marque l'entrée dans le "complexe d'Œdipe". Par ce terme, Freud décrit l'épreuve qui attend l'enfant entre 3 et 5 ans.

L'ouvrage du poète Sophocle nous expose comment le crime commis par Œdipe a été peu à peu dévoilé, à la suite d'une enquête artificiellement retardée et sans cesse ranimée à la faveur de nouveaux indices : sous ce rapport, son exposé présente une certaine ressemblance avec les démarches d'une psychanalyse. Il arrive au cours du dialogue que Jocaste, la mère-épouse aveuglée par l'amour, s'oppose à la poursuite de l'enquête.

Elle invoque pour justifier son opposition, le fait que beaucoup d'hommes ont rêvé qu'ils vivaient avec leur mère, mais que les rêves ne méritent aucune considération..."

L'agressivité, la jalousie marquent les rapports du garçon avec son père. Sa préoccupation principale est de devenir l'unique objet du désir de la mère. Le père est un rival plus ou moins dangereux qui occupe la place convoitée dans le lit maternel. Une sorte de rivalité s'instaure entre le petit garçon et son père. C'est celui des deux qui sera le plus fort, le plus grand, le plus rapide à la course, etc. Cette compétition représente un déplacement inconscient de la rivalité sexuelle : lequel des deux a le pénis le plus intéressant pour la mère. L'enfant cherche en même temps à être comme son père et à l'écartier. Il éprouve la crainte que son père ne le punisse et ne lui supprime son pénis. Ces sentiments ambivalents sont donc doublés d'une angoisse de castration. Cette angoisse peut être telle qu'elle bloque tout désir de compétition et que s'installe alors une sorte de soumission passive au père. Puis l'admiration prend le relais.

Le complexe d'Œdipe joue un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité et dans l'orientation du désir humain. Les psychanalystes en font l'axe de référence majeur de la psycho-pathologie, cherchant pour chaque type pathologique à déterminer les modes de sa position et de sa résolution.

Nous le voyons, la préoccupation première de Freud n'est pas philosophique mais bien médicale. Néanmoins il est certain que sa théorie met en difficulté le concept de liberté. En effet la liberté émane de notre pouvoir de représentation de lois suprasensibles. Or ce que montre Freud c'est que toutes nos représentations proviennent en fait de processus violents que nous refoisons plus ou moins. La liberté, en ce sens, n'est pas un principe mais elle est un déplacement de notre libido : c'est une idée qui offre une certaine satisfaction à celui qui a dû refouler un certain nombre de frustrations. On déplace nos frustrations sur une idée qui par sa signification nous donne l'illusion narcissique d'un pouvoir sur nous-mêmes.

d. Le complexe d'Electre

Chez la petite fille, les problèmes sont différents et peut-être même plus compliqués. A cet âge, l'enfant (garçon ou fille) ne connaît qu'un seul organe génital : le pénis. Le vagin n'est en effet découvert qu'aux approches de la puberté. La différence des sexes ne peut être perçue que par rapport au pénis : peur de le perdre chez le garçon, désir de l'acquiescer chez la fille.

Chez le garçon cette peur détermine l'obéissance au père, malgré une pulsion d'écartement du père. L'enfant entre en conflit direct avec le père avant de finir par lui obéir par crainte du père.

Mais chez la fille la compétition avec la mère est plus complexe parce qu'elle demeure la mère-nourricière, c'est-à-dire la source de la première satisfaction libidinale au moment du stade oral. Aussi la compétition ne peut être directe si bien que les sentiments de la fille pour la mère sont doubles, ambigus. Ensuite la fille n'obéira jamais par peur de perdre quelque chose, contrairement au garçon, mais dans l'espoir prospectif de gagner quelque chose.

D'emblée s'instaure alors chez elle une logique du désir et non plus de la simple pulsion ! Tandis que le garçon continuera de faire des bêtises dès que l'autorité du père s'absentera, la fille, elle, cherchera la forme de l'exemplarité. Ceci, à mon sens, explique pour une grande part la différence de niveau scolaire des filles et des garçons.

Mais ça se complique avec le temps.

Chez la fille la règle n'est pas là simplement en elle-même, il ne s'agit pas de simplement y obéir pour être à l'abri. Il s'agit de la suivre pour en tirer un réel avantage, retrouver ce qu'elle a vécu presque jusqu'à la puberté comme quelque chose qu'elle aurait perdu. Autrement dit chez la fille le génital n'est déjà plus pulsionnel mais bien de l'ordre prospectif du désir. C'est le désir d'Alice dans le conte de Lewis Carroll, c'est-à-dire le désir d'être déjà grande et de connaître les plaisirs d'une femme. On joue à être une maman, bien plus rares sont les garçons qui jouent à être des papas. Ils jouent plutôt à la guerre : au meurtre du père ?

e. L'esclavage des pulsions.

Si le complexe d'Electre s'est mal résolu dans l'enfance, alors la fille, contrairement au garçon, s'inscrit dans un rapport de soumission totale aux règles. Les règles ne deviennent plus un moyen de trouver ce qu'elle désire, mais une fin en soi, l'objet même du désir. Elle obéit désespérément, y compris à un mari brutal et irrationnel. Elle trouvera une compensation dans la surabondance d'enfants et projettera tout son désir frustré sur eux. Le cas échéant en tant que mère elle condamnera ses enfants à ne jamais la tuer, jouant de leur dépendance affective naturelle qui lui permettra de les entretenir dans le rapport fusionnel ancestral. Elle se vengera ainsi de son mari injuste en faisant que ses garçons préféreront toujours leur mère à leur père et donc ne sauront jamais admirer le père et donc obéir à des règles autres que tyranniques. Ses filles s'enfermeront dans l'image de la mère et reproduiront immanquablement le même schéma qu'elle.

A ce moment le garçon comme la fille sont donc susceptibles de passer de la pulsion au désir. Mais dans le cas où la phase Œdipienne se résout mal, chacun demeure dans le pulsionnel jusqu'à ce que la vie contraigne l'individu à passer à autre chose : prison, mort, période de remise en question, psychothérapie... ou même dévouement à une tâche réglée par des règles techniques strictes : de l'armée à la pratique intensive d'une activité artistique.

Le rapport pulsionnel à un art va permettre à l'individu de réels progrès. Mais il sera toujours dans le travail de l'acquisition de la technique qu'il cherche à maîtriser. Sa vie étant trop souvent déterminée par ses pulsions, il ne parvient pas à faire que ce qu'il fait relève d'un désir, c'est-à-dire d'un projet : c'est un travail sans créativité.

Très rares sont en vérité ceux qui ne travaillent pas de façon pulsionnelle et très rares sont ceux qui jouissent d'un complexe d'Œdipe qui ne les enferme pas dans une tragédie pulsionnelle.

Le travail du philosophe, de l'artiste, de l'écrivain, l'activité libre en général est un travail qui est plus qu'un désir particulier, plus qu'un projet à moyen ou long terme, c'est un projet de vie. En un mot, déchainé du fond affectif commun l'artiste n'a plus qu'à assumer de vivre dans sa lucidité. Mais cela n'est pas peu de chose : Il est alors d'autant plus sujet à l'erreur et même à l'errance, au scepticisme, bref à tous ces moments de la pensée où tout est à déterminer, ce en face de quoi le désir se trouve toujours déjà puisque le Désir est justement ce par quoi l'homme crée des formes à partir du chaos des pulsions dans lequel il se trouvait au départ. Du fait d'être conscient de lui-même l'homme sait toujours qu'il a à se déterminer. Le fondement du désir, donc, c'est de sortir de la simple pulsion (que je ne détermine pas, qui est là malgré moi). Donc le premier vrai désir est celui qui consiste à sortir du seul rapport pulsionnel à la vie et à autrui : le désir serait donc liberté, d'où l'importance de bien le distinguer de la pulsion qui, elle, est esclavage.

2. Liberté et psychanalyse.

2.1. Inconscient et libre arbitre.

Il y a deux manières de définir la liberté. Soit comme libre arbitre soit comme principe de toute responsabilité morale.

Le libre arbitre c'est la conception *magique* de la liberté : nous aurions le pouvoir d'être les causes premières de nos actions. Cette idée n'a pas de sens, car elle place la liberté sur un plan déterministe qui la rend tout de suite caduque.

Je vous invite pour cela à relire le texte de Spinoza que je vous ai distribué et/ou envoyé par mail, afin qu'on étudie ensemble cette réfutation du libre arbitre.

Si l'on définit la liberté comme libre-arbitre alors elle fonde le principe de responsabilité comme causalité : je suis responsable parce que je suis la cause de toutes mes actions.

Mais on peut concevoir la responsabilité autrement : Elle peut être le fondement de la liberté au lieu d'être, au contraire, fondée par elle. Dans ce cas la responsabilité c'est la capacité à prendre la mesure des enjeux moraux d'une situation donnée dont on est pas forcément la cause : si je suis responsable devant un criminel en train de martyriser une victime, je ne suis pas pour autant la cause de ce crime. Aussi je peux être autant responsable de ce que je fais, quelles qu'en soient les causes, conscientes ou inconscientes, du moment qu'il y a un enjeu moral. Dans ce cas la liberté n'est même possible qu'à la condition préalable d'avoir pris la mesure de sa responsabilité, et non l'inverse : ce n'est pas la liberté qui rend la responsabilité possible, mais la responsabilité qui exige que nous nous arrachions à nos déterminations, que nous refusions de nous laisser conduire notre vie par nos pulsions inconscientes.

✦ **Texte 1 : Spinoza, sur la liberté et la détermination (= la nécessité naturelle).**

« Mais descendons aux choses créées qui sont toutes déterminées à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple: une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans son mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure. Et ce qui est vrai de la pierre il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer, si nombreuses que puissent être ses aptitudes, parce que toute chose singulière est nécessairement déterminée par une cause extérieure à exister et à agir d'une certaine manière déterminée.

Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. »

B. SPINOZA, *Lettre à Schuller*

Spinoza rappelle une chose simple : si on considère la liberté comme capacité à être la cause première de nos actions, alors nous nous prenons pour Dieu. Nous nous disons libres parce que nous désirons et parce que nous nous représentons nos actions. Mais savons-nous pour autant ce qui a provoqué ces volitions en nous ? Non. Il y a toute une partie de ce qui nous détermine dont on a tout simplement pas conscience.

Vous le voyez, au XVIIème siècle on savait déjà remettre en cause l'idée du libre arbitre par l'argument déterministe : croire que nous sommes la cause première de nos actions reviendrait à croire que nous sommes capables d'exister de façon totalement indépendante du monde tout en déterminant ce monde. Nous serions la substance du monde, nous serions Dieu.

Est-ce que la remise en cause du libre-arbitre remet en cause la conception de la liberté à l'aune de la responsabilité ?

2.2. *Une théorie médicale de l'esprit.*

Il est clair que la psychanalyse est, en tant que théorie médicale, un déterminisme. Elle évolue dans le champ du savoir théorique. Or ce savoir ne peut pas procéder autrement que selon les catégories de l'entendement.

Toutefois la psychanalyse est aussi une pratique qui a l'homme pour objet. Elle fait donc aussi l'objet d'une responsabilité.

Or si vous vous souvenez du premier chapitre que nous avons étudié sur les dimensions théoriques et pratiques du sujet, nous avons bien montré que ces deux domaines sont hétérogènes.

La psychanalyse est une science, mais c'est une science de l'homme. Pas seulement une science médicale du corps de l'homme, auquel cas le déterminisme ne poserait aucun problème, mais une science médicale de l'esprit.

Nous avons vu que le déterminisme empêche de concevoir tout libre arbitre et nous savons désormais que ce concept relève plus d'un péché d'orgueil de l'homme que d'autre chose. Mais nous savons toutefois que l'homme est libre en tant qu'il est responsable devant le tribunal de la raison (preuve apagogique de la liberté chez Kant). Mais désormais, avec la psychanalyse nous apprenons que la raison se forme dans le temps et dans des circonstances particulières qui relèvent de l'histoire particulière des individus. Une morale universelle, un tribunal universel, sont-ils alors encore concevables ou faut-il définitivement renoncer aux notions de liberté et de responsabilité ?

2.3. *Liberté, responsabilité, sociabilité et insociabilité : étude comparative entre Freud et Kant, proximité et différence.*

Si l'on considère la liberté au point de vue kantien, transcendantal, alors la liberté est avant tout une responsabilité devant la loi de la raison. L'idée de Dieu n'est pas ici comme chez Spinoza un être que l'on doit poser au fondement de toute chose. Il est compris chez Kant comme idée d'une sainteté et d'une destination finale de l'homme, il est une idée que l'on doit penser pour envisager d'agir autrement que selon la seule loi de nature. Même si par ailleurs cette idée ne peut et ne pourra jamais faire l'objet d'une connaissance théorique, elle n'a pas moins une objectivité au point de vue pratique.

Seulement, nous l'avons vu dans [la quatrième partie de la dissertation sur la responsabilité](#), à partir du moment où l'on pose l'existence de déterminations subjectives dont l'homme n'aurait pas conscience, déterminations susceptibles de rendre impossible la délimitation entre responsabilité et a-responsabilité, alors cette idée de la liberté n'a plus beaucoup de valeur autrement que d'un point de vue strictement formel.

Freud nous montre en effet que l'homme est avant tout régi par le désir et la contrainte. D'un côté il est contraint de se socialiser pour survivre. D'un autre côté il a une propension à satisfaire tous ses désirs immédiatement, ce qui le pousse au crime et donc à rejeter la vie sociale, la réalité humaine.

Entre principe de sociabilité et principe de satisfaction, l'homme est déchiré de telle sorte qu'il ne peut vivre en bonne entente qu'à la condition de refouler ses désirs.

Mais on le voit bien ici, Freud ne réfute pas, contrairement à ce que l'on pouvait croire au début, la liberté de l'esprit comprise comme responsabilité : car après tout l'esprit est responsable en tant qu'il a le devoir inconditionnel de ne pas laisser libre cours à son instinct de satisfaction immédiate.

En fait on peut même faire un rapprochement entre Kant et Freud puisque Kant, dans *Idée d'une Histoire Universelle au point de vue Cosmopolitique* considère l'homme comme un être à la fois sociable et insociable.

✚ Cf. Texte 2. Kant, sur l'insociable sociabilité de l'homme.

« J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur inclination à entrer en société, inclination qui est cependant doublée d'une répulsion générale à le faire, menaçant constamment de désagréger cette société. L'homme a un penchant à s'associer, car dans un tel état, il se sent plus qu'homme par le développement de ses dispositions naturelles. Mais il manifeste aussi une grande propension à s'isoler, car il trouve en même temps en lui (...) l'insociabilité qui le pousse à vouloir tout diriger dans son sens. Et, de ce fait, il s'attend à rencontrer des résistances de tous côtés, de même qu'il se sait par lui-même enclin à résister aux autres.

C'est cette résistance qui éveille toutes les forces de l'homme, le porte à surmonter son inclination à la paresse, et, sous l'impulsion de l'ambition, de l'instinct de domination ou de cupidité, à se frayer une place parmi ses compagnons qu'il supporte de mauvais gré, mais dont il ne peut se passer. L'homme a alors parcouru les premiers pas, qui, de la grossièreté, le mènent à la culture ; c'est alors que se forme le goût, et que même, cette évolution se poursuivant, commence à se fonder une forme de pensée qui peut, avec le temps, transformer la grossière disposition naturelle au discernement moral en des principes déterminés et enfin transformer un accord pathologiquement extorqué pour former la société en un tout moral. »

(Kant, *Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, (extrait de la quatrième proposition)

L'insociable sociabilité : que signifie cet oxymore ?

Il résume le problème dont il est question dans ce texte : l'homme, nous dit Kant contre la tradition classique, n'est pas un animal politique, c'est-à-dire naturellement enclin à entrer en société. S'il entre en société c'est en vertu d'une nature due, à la fois intéressée par les profits résultant de l'association et par le désir d'y avoir le moins recours possible afin de ne jamais avoir à se soumettre aux obligations sociales.

Cet antagonisme des dispositions naturelles de l'homme n'est pas ici le conflit des facultés calculatrices et morales de l'homme. L'entrée en société consiste ici dans une tension exclusivement empirique : l'association résulte d'une « inclination » et d'un « penchant ». Il s'agit donc d'un fond empirique de l'homme qui n'a d'autre finalité ou mobile que la domination et le pouvoir qui permet à l'homme de se sentir « plus qu'homme » : c'est-à-dire gagner en pouvoir : l'association des hommes, parce qu'elle n'est pas naturelle permet aux hommes de gagner une force sur-naturelle : rouler en TDI c'est plus qu'une force supplémentaire, c'est un pouvoir surnaturel si on compare cette puissance avec celle des pattes d'un cheval.

Ici il n'est question que de l'égoïsme naturel de l'homme. Kant nous montre dans ce texte comment l'on passe toutefois de cet égoïsme à la représentation morale. Dans le seul rapport insociable à la sociabilité l'homme se trouve dans une impasse qui l'oblige à passer à autre chose, à dépasser le rapport de force.

L'insociabilité, en effet, n'est pas le contraire de la sociabilité, mais son opposé ou, selon Kant dans *Essai pour introduire en philosophie la notion de grandeur négative*, sa grandeur négative.

L'insociabilité n'est pas l'associabilité. Qu'est-ce à dire ?

L'insociabilité n'est pas l'associabilité en ce sens qu'elle n'est pas une absence de sociabilité, mais une sociabilité négative de la même manière qu'une dette est un capital négatif, pas une absence de capital.

Par conséquent si ces deux tendances sont aussi fortes l'une que l'autre, elles doivent s'annuler de la même manière qu'une dette de 1000€ annulerait un capital de 1000€.

L'homme, nous dit Kant, au départ est toujours dans ce rapport de force et de résistance à la sociabilité. Il veut la société et en même temps il la rejette. C'est l'adolescent en pleine crise, l'élève de terminale qui n'a pas encore compris qu'il devait faire ses devoirs. Mais évidemment cela n'a qu'un temps car au final l'homme est face au constat de la vanité de ce rapport d'opposition/attraction. Il constate bien qu'il ne gagnera jamais davantage que ce qu'il aura perdu.

C'est pourquoi au désir grossier de la satisfaction immédiate il substitue l'ambition. L'ambition est déjà un sentiment plus raffiné que la pulsion, car elle calcule sur long terme et oblige le sujet à se représenter dans le temps.

Mais c'est encore un sentiment strictement égoïste qui risque à nouveau de sombrer dans l'annulation des forces en présence par leur équilibre opposé. Celui qui ne vit que selon l'ambition ne fait que repousser l'échéance du constat de la vanité de son existence.

C'est pourquoi finalement le sujet humain est obligé de « transformer un accord pathologiquement extorqué pour former la société en un tout moral. »

A ce moment l'homme passe de l'état d'être guidé par la nature et ses pulsions à l'état d'être qui se représente lui-même comme une valeur et qui, partant, devient obligé de se représenter tout autre personne comme une valeur. Si bien qu'au final s'il veut la société, cette fois ce n'est plus pour son seul profit ou son seul bonheur, mais parce qu'il mesure combien c'est seulement là que l'homme peut et pourra toujours échapper à son animalité primitive.

Quel rapport avec FREUD ?

Nous avons vu que dans les différents stades de sa constitution la psychè passe de rapports primitifs aux choses à des rapports culturels, plus subtils et raffinés et que la maladie psychique était, finalement, un échec de cette libération de l'esprit qui restait enfermé dans ce qui aurait dû normalement être refoulé.

Dès lors c'est aussi toute une conception de l'éducation qui ressort de la théorie psychanalytique : l'éducation consiste justement à faire passer le sujet du stade de la recherche de la satisfaction à celui de la maîtrise du réel moyennant la maîtrise du langage et des idées.

La psychanalyse est alors un soin qui sert à réparer ce que l'éducation a échoué à construire chez l'individu.

Autrement dit Freud n'est pas un relativiste. Certes tout sujet se construit dans une histoire singulière. Mais ce qui est singulier c'est l'échec de l'éducation, c'est l'accident du refoulement mal accompli. Le refoulement a pour fonction de nous permettre de vivre autrement que comme des animaux, il consiste à nous élever à l'universel. L'élément singulier c'est le mauvais refoulement, c'est la maladie qui n'est autre, finalement, qu'un accident de ce qui aurait dû se développer chez l'individu et qui doit se développer chez tout homme.

De ce point de vue la psychanalyse est une concrétisation de la liberté humaine et non une réfutation de la liberté comprise comme responsabilité : elle sert, comme pratique en cabinet, à reconstruire là où le sujet a été accidentellement traumatisé et partiellement détruit. Elle est donc un pouvoir de recouvrement de la liberté.

2.4. Liberté et responsabilité du point de vue psychanalytique.

a. La psychanalyse ne supprime pas le concept de liberté, au contraire elle le renforce.

Comme pratique la psychanalyse elle est un travail de connaissance de soi. Elle est donc contrairement à ce que l'on voudrait croire parfois, un renforcement du concept de liberté plutôt que son affaiblissement.

Le seul concept de liberté qui s'effondre définitivement avec Freud c'est celui du libre arbitre. La conscience n'est pas l'arbitre de son existence, elle n'a aucune souveraineté absolue sur elle-même, elle est soumise à l'erreur, à l'échec et à la maladie, comme toutes les autres parties de l'homme, mais elle n'en n'a pas moins une responsabilité absolue.

En fait Freud nous montre combien cette responsabilité est inscrite dans notre nature : si nous n'avions pas à rendre de comptes pour nos actes, pourquoi aurions-nous à notre disposition cette antichambre de la conscience qui nous permet de refouler tout ce qui peut nous empêcher de respecter autrui et le monde dans lequel nous vivons ?

Le simple fait que la pratique psychanalytique existe révèle combien nous avons conscience de cette responsabilité face à notre inconscient. Ceci est vrai au point que les systèmes législatifs peuvent imposer une obligation de soin à des personnes atteintes de graves troubles du comportement.

Pour le dire autrement la liberté n'est plus seulement la représentation abstraite d'une règle du respect d'autrui, mais elle est DE SURCROIT une obligation de prise conscience de tous les conditionnements inconscients qui peuvent nous induire agir contre cette règle.

Ce que Freud nous montre, finalement, c'est qu'au départ nous sommes tous conditionnés mais qu'il est toutefois possible de se connaître suffisamment pour maîtriser nos conditionnements afin que la loi morale ne soit pas qu'une simple représentation abstraite. La psychanalyse est donc un moyen concret de faire passer la liberté du statut de simple représentation au statut d'une réalité concrète.

Nous avons vu que la liberté comprise comme libre arbitre n'a aucun sens si on entend par libre arbitre le pouvoir d'être la cause première et absolue, souveraine, de toutes nos représentations et de tous nos actes, car cela non seulement place la liberté sur un plan déterministe qui n'est pas le sien et d'autre part cela revient à donner à l'homme une définition quasi-divine.

Nous avons vu plusieurs fois depuis le début de l'année que la liberté n'a de sens qu'en tant que responsabilité eu égard à notre pouvoir de nous représenter des lois non empiriques, non naturelles.

Nous avons vus aussi que l'âme humaine, avec Freud, subit néanmoins des conditionnements qui semblent réfuter toute idée de la liberté. Seulement puisque l'inconscient est en fait le moyen pour l'homme de refouler ses instincts, la psychanalyse renforce finalement le concept de responsabilité en tant que l'inconscient est le moyen par lequel la conscience peut s'épanouir en refoulant son animalité.

A ce titre la psychanalyse a une valeur clinique, elle sert à soigner les esprits dans le but de leur rendre leur capacité à agir selon des idées et des choix et non selon des pulsions mal refoulées. La perte de la liberté, au point de vue psychanalytique, résume donc la somme des maladies psychiques.

Arguments :

Qu'est-ce qu'une maladie psychique ? C'est un accident du refoulement. Qu'est-ce que le refoulement ?

C'est l'issue d'un combat intérieur entre un désir violemment ressenti mais qui se trouve en complète opposition avec les autres désirs de l'individu, inconciliable avec les aspirations morales et sociales de sa personne. *Le conflit psychique* entre la représentation de la question et le « moi » du malade peut se traduire par un malaise intense, le refoulement permet alors d'épargner ce malaise, il apparaît ainsi comme un moyen de protéger la personne psychique. Freud explique ceci par un conflit qui existe entre deux forces psychiques, le conscient et l'inconscient, l'une contre l'autre.

En revanche, le résultat le plus précieux de l'observation de la malade de Breuer, était la découverte de la relation entre les symptômes et les traumatismes psychiques. En effet, un refoulement total est impossible, les malades hystériques et d'autres névrosés peuvent bien donner l'apparence qu'ils ont chassé leur désir insupportable de leur conscience et de leur mémoire, mais le désir refoulé continue à subsister dans

l'inconscient. Et il réapparaît dès que l'occasion se présente, mais sous une autre forme qui lui sert de substitut. De ce fait le symptôme d'un malade *n'est qu'un substitut d'une idée refoulée*. Pendant un *traitement psychanalytique*, il est nécessaire que le symptôme soit ramené par les procédés de formations substitutives à l'idée refoulée afin de permettre une guérison du malade.

b. De la responsabilité individuelle à la responsabilité collective.

Que se passe-t-il ici chez Freud ? Quel est le statut de la psychanalyse ? Elle est une responsabilité de l'homme sain, le médecin, vis-à-vis du malade. La psychanalyse n'est donc pas seulement un moyen de recouvrer sa liberté, la maîtrise de soi par la connaissance des nœuds du passé. En fait, à partir du moment où elle a été inventée elle confère aux sociétés une responsabilité, c'est-à-dire une obligation vis-à-vis de tout malade.

Jusqu'à là la justice ne considérait la responsabilité de l'individu qu'en tant que fait accompli, état de fait, donné inné. Mais nous savons désormais que la responsabilité peut être altérée.

Aussi la psychanalyse ouvre la voie d'une responsabilité collective : en effet les actes commis par un malade sont déterminés par la mauvaise éducation qu'il a reçue ou encore par les traumatismes qu'il a subis. C'est pourquoi désormais à chaque fois que dans nos sociétés des hommes subissent un violent traumatisme des cellules psychologiques sont mises en place car on sait que tels traumatismes peuvent nuire non seulement à l'individu mais aussi à une partie de la société. Ce que l'on nomme le stress post-traumatique peut rendre quelqu'un extrêmement violent, que ce soit contre lui-même ou contre la société.

A mon sens il en va de même avec le fanatique ; nous savons que nous devons ses délires aux traumatismes et conditionnements qu'il aura reçus dans son passé, si bien que notre premier devoir serait, lorsqu'on attrape un activiste fanatique, de le soigner plutôt que de l'emprisonner. Mais cela supposerait que l'opinion publique soit aussi instruite que le philosophe et le psychiatre et que de surcroît elle ne procède plus par opinions. Mais ceci est une autre question que nous verrons dans le chapitre sur la société et le politique.

Transition...

3. La psychanalyse est-elle une science ?

3.1. Le critère de scientificité selon K. Popper.

Selon Pierre Buser, professeur à l'université Pierre-et-Marie-Curie, dans *L'inconscient aux mille visages* (Cf. article de la Recherche Novembre 2005) la théorie psychanalytique de l'inconscient de Freud n'est pas falsifiable et, de ce fait, elle n'a aucune valeur scientifique.

Qu'est-ce que ça signifie : *elle n'est pas falsifiable, et donc pas scientifique ?*

Il fait clairement référence au philosophe Karl Popper. Autrichien d'origine et comme Freud immigré en Angleterre où il publiera, entre autres, *La logique de la découverte scientifique* en 1934 et *La Quête inachevée* en 1974, où il retrace sa théorie des critères de scientificité d'une théorie.

Une théorie est scientifique, nous dit Karl Popper, lorsqu'elle est falsifiable. Essayons, avant d'en revenir à la théorie de l'inconscient, de comprendre ce que signifie cette idée.

🚩 Texte 3 : K.R. Popper, Conjecture et réfutation, Payot, Paris, pp. 58-65.

Dans le texte ci-dessous K Popper cherche à répondre à la question suivante : "*quand doit-on conférer à une théorie un statut scientifique ?*" ou encore "*existe-t-il un critère permettant d'établir la nature ou le statut scientifique d'une théorie ?*"

1. Si ce sont des confirmations que l'on recherche, il n'est pas difficile de trouver pour la grande majorité des théories des confirmations ou des vérifications
2. Il convient de ne tenir réellement compte de ces confirmations que si elles sont le résultat de prédictions qui assument un certain risque ; autrement dit, si, en l'absence de la théorie en question, nous aurions dû escompter un événement qui n'aurait pas été compatible avec celle-ci - un événement qui l'eût réfuté.
3. Toute "bonne" théorie scientifique consiste à proscrire : à interdire à certains faits de se produire. Sa valeur est, proportionnelle à l'envergure de l'interdiction.
4. Une théorie qui n'est réfutable par aucun événement qui se puisse concevoir est dépourvue de caractère scientifique. Pour les théories, l'irréfutabilité n'est pas (comme on le pense souvent) vertu mais défaut
5. Toute mise à l'épreuve véritable d'une théorie par des tests constitue une tentative, pour en démontrer la fausseté (to falsify) ou pour la réfuter. Pouvoir être testée c'est pouvoir être réfutée; mais cette propriété comporte des degrés -. certaines théories se prêtent plus aux tests, s'exposent davantage à la réfutation que les autres, elles prennent, en quelque sorte de plus grands risques.

On pourrait résumer ces considérations ainsi : *le critère de la scientificité d'une théorie réside dans la possibilité de l'invalider, de la réfuter ou encore de la tester.*

Nous comprenons en quoi, effectivement, la théorie de l'inconscient, de ce point de vue, n'est pas scientifique : en effet l'inconscient dont parle Freud fait référence à l'histoire de l'individu, histoire qui est toujours singulière et, partant, que l'on ne peut pas vérifier d'un point de vue théorique. De plus il serait, selon Freud, comme nous l'avons vu, constitué par le langage et la culture dans laquelle l'individu évolue. Or on ne peut soumettre une histoire et une culture à un protocole de vérification, puisque le temps de l'histoire et de la culture est irréversible,

contrairement au temps de la physique dans lequel on peut re-produire les phénomènes en laboratoire autant de fois qu'on le souhaite (on approfondira ce point dans le cours sur l'Histoire).

3.2. *Inconscient cognitif et inconscient freudien, analytique.*

✚ **L'inconscient cognitif, un objet d'étude scientifique à part entière.**

Toutefois Selon Pierre Buser il existe un inconscient dit « cognitif » que l'on peut mettre en évidence de façon expérimentale, mais ce n'est pas l'inconscient freudien. Depuis le 17^{ème} siècle nous savons que nos perceptions sont composées d'éléments dont nous n'avons pas conscience. De même nous n'avons pas conscience de tout ce qui se passe dans notre cerveau mais nous pouvons, en étudiant notre cerveau, expérimenter les mécanismes non conscients de l'esprit et en ce sens les progrès de l'imagerie à résonance magnétique (IRM) permettent de faire des avancées pertinentes.

Quand nous percevons un visage nous réagissons à une multitudes de petites impressions dont nous n'avons pas conscience et nous pouvons mettre ces réactions non conscientes en évidence grâce aux différentes techniques d'observation du système nerveux. La conscience qu'on a de la tristesse ou de la joie d'une expression est un résultat de petites perceptions.

L'IRM permet de montrer, par exemple, que la vue d'un visage triste pendant une durée trop brève pour être perçue, masquée ensuite par la vue plus longue d'un visage neutre, stimule l'amygdale, structure connue pour s'activer lors d'une émotion négative.

Autre exemple : la vision d'un aveugle. C'est une pathologie étudiée depuis longtemps. Atteint d'une lésion du cortex visuel un patient prétend ne pas voir un objet situé dans une partie de son champ visuel, alors que son comportement montre qu'en fait il voit. On démontre qu'il n'a pas conscience de voir ce qu'il voit. Grâce à l'IRM on voit les zones du cortex s'activer exactement comme s'il voyait l'objet, alors qu'il n'en a pas conscience.

Déjà Leibniz au 17^{ème} montrait que toute perception est constituée de petite perceptions inconscientes. Par exemple la vue d'une vague c'est la réception de millions de petites informations provenant de la totalité des éléments qui composent la vague : nous n'avons conscience que du tout, percevoir c'est déjà construire l'objet perçu.

✚ **L'inconscient freudien : un objet des sciences humaines.**

Seulement l'inconscient freudien n'est rien de tout cela. Il ne s'agit pas de l'inconscience ni des mécanismes non conscients du cerveau. Il s'agit d'un concept juridique, au sens Kantien du terme, d'où son intérêt philosophique : pour comprendre que nous passions du stade d'un être qui désire et recherche la satisfaction immédiate, à celui d'un être qui s'oriente selon des règles qu'il peut transformer et changer dans la vie sociale, pour comprendre ce qui fait que nous ne sommes pas des êtres soumis à la nécessité naturelle mais aussi pour comprendre les accidents de l'humanité, les échecs du refoulement des pulsions sauvages, il fallait poser le concept d'inconscient.

Effectivement, de ce point de vue le concept d'inconscient est irréfutable et du même coup il n'est pas un concept des sciences de la nature. Rien d'étonnant à cela, ça ne fait que confirmer qu'on ne peut pas étudier l'homme comme un simple mécanisme.

3.3. *Différence entre prouver et éprouver un concept.*

Enfin à tous ceux qui n'ont pas été convaincus et qui pensent encore que la psychanalyse devrait pouvoir être soumise à un contrôle expérimental je n'ai qu'une chose à leur répondre : qu'ils l'expérimentent, c'est possible, en prenant rendez-vous avec un psychanalyste. Après plusieurs années ils comprendront qu'il y a forcément en eux des nœuds symboliques qui les déterminent et qu'ils pourraient dénouer. Tout psychanalyste, pour ce faire, doit faire sa propre analyse et, en ce sens, il peut à tout moment réfuter certaines parties des théories freudiennes pour consolider notre compréhension de l'inconscient : c'est ce qu'ont fait, entre autres, Jacques Lacan, Françoise Dolto et Mélanie Klein, pour ne citer que ces trois géants. En ce sens l'inconscient est un concept qui s'éprouve et non une entité physique dont on pourrait prouver les caractéristiques à l'instar, par exemple, d'une aire cérébrale.

Prouver la validité d'une théorie physique consiste à la soumettre aux lois générales de l'espace et du temps. On observe la réalité extérieure, sensible et à partir de cette observation on formule des hypothèse par modélisation. Ensuite on vérifie, par déductions successives que ces modélisations permettent effectivement d'agir dans un domaine précis. La réfutabilité selon Popper consiste à pouvoir délimiter le champ d'application d'une théorie : par exemple, la loi de la gravitation est valide parce qu'elle décrit effectivement une échelle au-delà ou en deçà de laquelle elle ne s'applique plus : à l'échelle des particules ou à l'échelle de tout l'univers elle perd en capacité de prédiction.

Éprouver une théorie en sciences humaines consiste à en vérifier la valeur signifiante. Par exemple, en Histoire, ce qui fait la valeur d'un événement historique ce n'est pas tant sa place comme cause dans une successions de causes et d'effet, puisque de toute façon on ne peut pas remonter le cours de l'histoire pour vérifier ce qui « se serait passé si ». L'impossibilité de formuler des « si, alors », c'est-à-dire des hypothèses, en sciences humaines, nous oblige à admettre qu'on ne peut échapper à une étude de l'humain selon des méthodes qui diffèrent de celles des sciences de la nature.

De fait on étudie pas une époque de l'histoire selon les mêmes schémas selon l'époque dans laquelle se situe l'historien : dans les Livres d'histoire des années vingt, alors que la France disposait encore de son empire colonial, les gaulois étaient considérés comme des barbares certes courageux mais qui *DEVAIENT* accepter leur échec face à la belle civilisation romaine. Mais plus avant, après la défaite de 1870 contre l'Allemagne (guerre à l'issue de laquelle la France a perdu l'Alsace et la Lorraine) Vercingétorix était étudié comme un symbole de la résistance contre un ennemi froid et ambitieux, César étant alors rapproché de la figure du prince Otto Von Bismarck.

L'objectivité de l'étude historique consistera alors dans l'étude critique des différentes théories afin de distinguer entre ce qui a été idéologiquement préconçu et ce qui reste, à savoir la part d'intérêt objectif que l'on porte à un personnage comme Vercingétorix. Mais cette

objectivité n'est pas l'objectivité des sciences de la nature : il s'agit ici de dégager ce qui s'élève au plus près des idées humaines les plus universellement partagées, par exemple l'idée de la liberté et de l'unité d'un peuple est une idée que l'on retrouve dans toutes les cultures. Nous étudierons plus avant cette spécificité de l'histoire à travers le concept d'histoire universelle dans l'ouvrage que nous avons à préparer pour les épreuves du second groupe, à savoir *La raison dans l'Histoire*.

De même les schémas d'analyse des structures de l'inconscient sont obligés d'évoluer en fonction des idéologies et systèmes de valeur de l'époque où ils ont été conçus. A bien des égards, par exemple, on ne comprend pas les associations d'idées que Freud relève chez ses patients, parce qu'il s'agit d'un contexte culturel, celui de l'Autriche aristocratique du début du 20^{ème} siècle, qui à ce jour nous est tout à fait étrangère. Si bien qu'une science humaine comme la psychanalyse doit sans cesse se réactualiser selon les processus symboliques (les valeurs partagées) qui sont à l'œuvre à l'époque où vit le psychanalyste. Exemple : le suicide est plus répandu dans une société du travail que dans une société féodale où l'homme est soit un aristocrate, soit un serviteur qui depuis l'enfance voit sa vie entièrement réglée, y compris pour ce qui l'attend au-delà de la mort.

Conclusion :

Non seulement la psychanalyse ne réfute pas le concept de la liberté, mais seulement celui de libre arbitre qui n'a de signification que narcissique : croire dans le libre-arbitre au sens stricte du terme c'est croire que nous serions des dieux (Cf. J-P. Sartre). De plus la psychanalyse d'une part renforce la liberté comprise comme responsabilité en tant qu'elle offre les moyens concrets de se libérer de mauvais conditionnements et d'orienter notre vie selon des choix et non selon des pulsions incontrôlées, mal refoulées et, d'autre part, par sa méthode apagogique elle se confirme comme science humaine, c'est-à-dire qui porte sur nos facultés proprement distinctives de l'animal : l'inconscient demeure le moyen de refouler notre animalité.